

Alain Rivière, *Isabelle Rivière ou la passion d'aimer*. Paris : Fayard, 1989, 383 p., avec "chronique bibliographique" et index.

par Bernard MELET

Qui ne connaît pas Alain Rivière eût pu craindre le pire d'un ouvrage consacré par un fils à une mère qui eut l'enviable et redoutable gloire d'être la sœur de l'auteur du *Grand Meaulnes* et la veuve du premier directeur de *La NRF* de l'entre-deux-guerres. Alain Rivière n'a pas l'intention de dire « tout » sur Isabelle, à laquelle de très nombreuses pages du *Bulletin de l'AJRAF* (Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier) ont déjà été consacrées, surtout en 1989, année du centenaire de la naissance d'Isabelle. Quant aux tentations apologétiques ou hagiographiques, elles sont pour lui d'un autre âge : l'hommage que le fils offre à sa mère est le dépassement de controverses où la sérénité et la compréhension des contraires avaient plus d'une fois fait défaut.

Le livre tient la promesse de la préface, due à Alain lui-même. S'il rappelle l'animosité manifestée à l'égard d'Isabelle par la NRF il y a quelque soixante ans, il l'attribue au sentiment qu'« *Isabelle détenait encore un secret qui ne pouvait se dire du fait qu'elle avait choisi de révéler d'abord le côté croyant de Rivière. [...] Ce secret était celui de sa propre vie, de la vie qui l'unissait à Jacques et à Henri et qu'elle avait partagée jusqu'à leur mort. Cela, il fallait que quelqu'un d'autre le dise. C'est cela toute la vérité de Jacques Rivière, d'Alain-Fournier et d'Isabelle ; et c'est ce que nous avons les moyens de faire connaître aujourd'hui grâce à une longue quête qui, après bien des années, nous a rendu possesseur d'un dossier de dix mille lettres, à quoi j'ajouterai mes souvenirs personnels, ayant eu la chance de vivre près d'elle très intimement jusqu'à sa mort* » (pp. 10-1).

Dans une langue qui est plus celle du mémorialiste que du biographe, Alain Rivière a recours à un « *récit composé de mille voix distinctes* » pour atteindre, chez Jacques Rivière et ses proches, « *ce plus secret domaine dont ils s'étaient donné mission d'être les explorateurs chez les autres* » (13). La manière dont il procède n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, « *strictement biographique, c'est-à-dire objectivement historique et chronologique* » (*ibid.*). Après un Prologue qui nous amène à la fin des années vingt et un chapitre qui évoque rapidement les années de jeunesse, on arrive tout de suite à Jacques Rivière et à son « *nouvel et maléfique amour pour une autre femme* » (41). Si, à partir de là, le livre

suit en gros l'ordre du temps et, comme *Les Contemplations*, s'organise autour de la mort d'un être aimé, je veux dire Jacques Rivière (200-11), il est en réalité construit de façon très souplement thématique, ce qui contribue à son charme mais suppose que le lecteur connaisse déjà assez bien la vie des principaux personnages.

Ouvrons l'Index. Gide se trouve nommé dans une trentaine de pages, à égalité avec Claudel et Jacqueline Rivière, sœur de l'auteur. Des amis, c'est Copeau qui est le plus souvent présent. Laissons pour le moment de côté Jacques et Alain-Fournier (habituellement appelé par son vrai prénom : Henri) : ils hantent tellement l'ouvrage que ce sont les occurrences de leurs œuvres qu'on a seules fait figurer dans l'index. Signalons en passant, plutôt comme une curiosité, la discrétion qui pousse l'auteur à ne jamais désigner par son vrai nom « celle que nous continuerons d'appeler Yvonne de Galais » (352).

Prenons sans tarder soin de préciser que, malgré toute sa mansuétude, Alain Rivière ne peut « réadmettre » Gide dans le cercle des « amis » : héritière de cette « association des contraires » que constituait « la pure amitié de Jacques avec Gide » vouée à un « éloignement progressif », « Isabelle ne pouvait que mener le divorce à son accomplissement » (300). Faut-il aller jusqu'à voir en Gide « l'ennemi capital », si on nous permet cette parodie d'une expression célèbre, le Satan pluminif contre qui Isabelle la Catholique aurait proféré une « fatwah » aussi vengeresse que celle de feu l'ayatollah contre l'Indien Errant ? Certes, cette querelle, qu'Alain qualifie de « bien éventée » (116), est cependant évoquée — par fragments, comme beaucoup de thèmes de ce livre. Situait le tournant en 1926, Alain Rivière écrit que, pour la NRF, « Isabelle serait désormais et à tout jamais l'"épouse abusive" que Gide accuse d'avoir "travesti la figure de Rivière, ses derniers moments", etc., et l'on cherchera dorénavant tous les moyens de confondre aux yeux du monde et de dénaturer ce que l'on pourrait bien appeler à juste titre la "croisade" d'Isabelle » (*ibid.*). En fait, c'est quand, en 1916, Isabelle avait une première fois tenté de convertir Gide, que le climat avait commencé à se gâter. Il y avait donc eu un « avant », plutôt serein, que le livre n'occulte pas. Il devait même aussi y avoir un « après », savoureux : c'est une lettre d'Isabelle (21 août 1927) que Gide qualifie de « si exquise » (299) et que l'on regrette de ne pouvoir, pour ne pas être trop long, citer en entier : « Cher ami, Depuis deux jours, j'ai sur ma table cette ancienne photographie de vous, jeune homme, que j'ai demandé à Copeau de me prêter. Et je la regarde avec une émotion profonde ; je la regarde avec tendresse. Comme vous étiez beau alors ! Comme vous étiez fait encore à

l'image de Dieu ! [...] j'ai failli vous écrire cet hiver ; [...] j'aurais voulu vous écraser sous des reproches sanglants [...] vous êtes encore cette créature de Dieu, ce jeune homme à la bouche pure que la mort seule peut tuer en vous, ou ranimer d'une éternelle beauté en le délivrant de tous les masques affreux sous lesquels vous tentez en vain de l'étouffer » (298). Il faut s'empresse de dire que le contexte de cette lettre est une mise au point (ou une mise à jour) où, citations à l'appui, Alain Rivière explique, « déplie » sans passion ces passions d'un autre âge.

On s'étonnera peut-être plutôt de lire que, dans son salon de la rue Boulard, « *un jour ma mère entendit Mme Van Rysselberghe parler confidentiellement d'un grand projet pour sa fille Élisabeth : celui d'avoir un enfant de Gide !* » (198). Ces mots ne pourraient-ils nous faire imaginer une Isabelle amusée et/ou attendrie ?... Or c'est un des mérites du livre d'Alain Rivière que de rappeler ces qualités d'Isabelle trop oubliées ou méconnues que furent son humour et un culte de l'amitié poussé jusqu'à l'imprévoyance, dont elle se faisait un devoir, ainsi que l'a montré sa générosité envers Marguerite Lhote, première femme du peintre : c'est l'occasion d'un beau chapitre (301-13), romantique et tourmenté comme une toile de Soutine ou comme l'existence de cette autre amie, le peintre Maria Blanchard (249-56).

Si Alain Rivière ne cherche pas à nier ou à cacher les jugements et comportements excessifs ou injustes de sa mère, il présente à sa décharge (qui le lui reprocherait ?) des circonstances qu'il qualifie pourtant de « *pas totalement atténuantes* » (269) : c'est, durant dix ans (de 1925 à 1935), l'ascendant que prit sur elle un Savonarole au petit pied, l'abbé Jean-Pierre Altermann, dont Alain évoque avec force « *l'intransigeance inquisitoriale [...]. Il y avait dans notre milieu, précise-t-il, une sorte de fièvre obsidionale qui nous retranchait d'un monde ennemi contre lequel nous nous sentions le devoir de combattre en chevaliers du Christ comme de véritables croisés. C'était à la fois enivrant et ravageur [...]. Nous étions [...] enfermés dans une dialectique qui consistait à répondre au fanatisme anticlérical par un égal fanatisme religieux [...]. "Qu'il soit anathème" revenait dans les Actes officiels du Vatican comme le "Priez pour nous" des Litanies des Saints. [...] Nous étions alors plus près du Concile de Trente que de Vatican II et l'on rejetait avec horreur tout ce qui peut être taxé de modernisme* » (267-9). On ne peut comprendre vraiment ce livre que si l'on considère le chemin spirituel que son auteur, longtemps moine bénédictin (voie trop tôt choisie « *qui pour moi s'avéra plus tard une impasse sinon une déviation de ma jeunesse* » [230-1]),

maintenant marié et père de deux grandes jeunes filles, eut à parcourir avant de pouvoir écrire ces pages.

Aurais-je, ô étourderie ! omis de parler des amours de Jacques ? C'est là aussi pour son fils un sujet délicat ; sans vouloir le couvrir d'un voile, il essaie de l'exorciser d'un titre : « *Une saison en enfer* »... Commentons Rimbaud par Racine :

*Je l'aime, non point tel que l'ont vu les Enfers,
Volage adoreteur de mille objets divers...*

Alain Rivière prend aussi soin de ne pas indiquer les noms des « objets ». Il fait cependant exception (45) pour le modèle d'*Aimée*, dont tout le monde sait depuis longtemps qu'il s'agit d'Yvonne Gallimard, femme de son éditeur. Les initiés connaissent tout aussi bien l'identité réelle de *Florence*, mais peu ont sans doute lu la correspondance amoureuse du romancier et de son modèle, dont Alain cite d'assez éloquentes passages. En voici une idée. Jacques à Florence : « *Depuis votre nouvelle lettre, je meurs d'envie de vous voir* », et glose du narrateur : « *Et la rencontre a lieu, suivie de beaucoup d'autres* » (179). L'amant comblé : « *L'épanouissement que je sens mon être capable de prendre sous vos baisers m'apparaît, par instants, presque indéfini* » (183). A la suite d'une soirée où Jacques avait dansé, — et songeant sans doute à une possible rivale, — Florence écrit : « *Tu as tant de jeunesse, il faut que tu vives un grand amour. Puisque je n'ai pas pu te le faire connaître, il faudra chercher ailleurs* » (187). Sans tenter de reproduire ici les éclaircissements ajoutés par Alain Rivière, nous devons nous rappeler, comme il le suggère dans sa préface (12), que Jacques Rivière, dès son essai d'avant-guerre sur *le Roman d'aventure*, faisait à l'écrivain nouveau un devoir de « *comprendre [...] l'émerveillement que nous donnent les âmes* » ; en somme, il jugeait nécessaire de vivre des aventures psychologiques pour faire quelques progrès dans l'étude du cœur humain !

On pourrait reprocher au présent compte rendu d'être, sinon un peu aguicheur, du moins incomplet : il y aurait tant à dire : sur le soutien moral et financier des Mayrisch aux Rivière, sur l'immense amitié (et même « *les cœurs ont peut-être débordé* » [87]) entre Isabelle et Jacques Copeau, sur Henri et sur Jacqueline, sur la NRF et sur maints autres thèmes encore. Puisqu'il faut bien terminer, disons que tout, y compris les expériences amoureuses, est vu à travers la personnalité d'Isabelle, confidente de son mari et de son frère et, sinon leur biographe toujours impartiale, au moins la dépositaire fidèle de leurs archives. C'est ce qui a permis à Alain Rivière, fort des apports de patientes enquêtes

complémentaires, de prendre certaines distances et de broser cette fresque neuve et vivante, roborative pour l'esprit en dépit des crises et des deuils et qui, bien au delà de la personne même d'Isabelle Rivière, nous met de plain pied avec la société française du premier demi-siècle.